

TEXTE 1

De Moussa, il ne restait qu'une photo jaunie, envoyée de Paris, que Ndétare brandissait devant ses protégés pour authentifier son récit. En effet, de tous les habitants du village, l'instituteur était le seul à détenir la version complète de cette histoire. À son retour, le jeune homme avait fait de lui son confident.

Chaque miette de vie doit servir à conquérir la dignité !

Seul enfant mâle, aîné d'une famille nombreuse, Moussa en avait assez de contempler la misère des siens. Depuis qu'il avait quitté le lycée, faute de moyens, l'avenir lui apparaissait comme une ravine, l'emportant vers un trou noir, car il ne voyait pas quoi mettre à la place du bureau climatisé de fonctionnaire dont il avait tant rêvé. Mais il n'était pas garçon à baisser les bras. « Pour les pauvres, disait-il, vivre c'est nager en apnée, en espérant atteindre une rive ensoleillée avant la gorgée fatale. » À vingt ans, décidé à aller chercher fortune, il quitta le village pour la ville de M'Bour, sur la Petite Côte sénégalaise, où il se fit engager comme matelot dans l'une de ces grandes pirogues qui pratiquent la pêche artisanale. Ambitieux, le jeune pêcheur frappait à toutes les portes. Trop de gens comptaient sur lui pour manger, il ne pouvait se contenter des rendements hypothétiques de la pêche. Après plusieurs tentatives, il réussit à trouver une place dans l'équipe de football de la même ville. Il fut régulier aux entraînements et se donna de tout son cœur lors des matchs. Très rapidement, il se fit remarquer par Jean-Charles Sauveur, un Français qui se disait chasseur de talents pour le compte d'un grand club français. Qui a dit que le bon Dieu est sourd ?

Le recruteur n'eut aucune peine à convaincre le jeune poulain. Il lui avait suffi d'abattre ses cartes un billet d'avion payé par le club, un logement garanti dans un centre de formation où on l'entraînerait avec les juniors, avant de le propulser vers la gloire au sein du grand club, et, surtout, la promesse d'un salaire mirobolant. Seul l'âge du garçon posait problème. Vingt ans, c'était un peu trop pour rejoindre la formation des juniors. L'épine fut vite ôtée : ici, on peut s'octroyer une deuxième, voire une troisième naissance, il suffit de quelques billets dans le dos du chef de bureau ou en tête à tête avec lui. Et puis on ne refuse rien à quelqu'un qui va en France, c'est une future relation enviable. Jean-Charles Sauveur, en habitué, sortit des francs français au bon moment. Le visa? Une formalité! Dans les ambassades aussi, on sait boire son pot-de-vin en silence. Du bon vin français, ça fait mieux passer les cacahuètes. La vie sous les tropiques est si dure! Un compatriote de passage, ça fait toujours du bien. Bon voyage, messieurs !

Quelques jours plus tard, Moussa tapait un ballon gonflé d'espoir dans un stade français. Ce n'était qu'un entraînement mais, pour lui, c'était le match le plus important de son existence. Pour la première fois de sa vie, il évoluait sur un vrai terrain de football, avec des vestiaires et une pelouse bien verte. De toute sa volonté, il tentait d'émerveiller l'entraîneur français qui scrutait tous ses gestes : « Avec son gabarit, si on arrive à affiner tout ça, ce sera un vrai bulldozer à l'attaque », commentait ce dernier. Il en fut ainsi lors de tous les entraînements qui suivirent. Sous l'œil paternel de Jean-Charles Sauveur, Moussa se sentait investi d'une mission sacrée. Il ne devait pas faillir, Sauveur attendait impatiemment qu'il confirme ses talents pour rentabiliser son investissement. Le soir, au centre, en regardant la télé, Moussa s'indignait de ce marchandage de joueurs et finissait par délirer sur les prix faramineux des transferts : le Real Madrid a acheté ce gars à tant de millions de francs français ! La vache ! Combien cela peut-il bien représenter en francs CFA ? Au moins de quoi s'acheter cinq villas.

avec piscine sur la côte dakaroise ! Même s'il s'amusait à calculer en s'imaginant au cœur d'une telle transaction, ce procédé d'esclavagiste ne lui plaisait guère. Mais il n'avait pas le choix, il faisait maintenant partie du bétail sportif à évaluer. Moussa savait qu'à défaut de se faire engager dans le club qui misait sur lui, il devrait lui-même rembourser à Sauveur les frais engagés, billet

d'avion, pots-de-vin, frais d'hébergement, de formation, etc. Alors, il se donnait à fond.

Chaque miette de vie doit servir à conquérir la dignité!

De la France, il ne connaissait que le centre de formation et les pelouses givrées. Pour le tourisme, il verrait plus tard. Après tout, il n'était pas venu en France pour les châteaux. Bientôt, lorsque ses matchs seraient retransmis à la télé, lorsque les enfants de Niodior pourraient admirer ses exploits et qu'il serait enfin convié à la présidence de la République sénégalaise, il pourrait s'offrir, entre deux championnats, un tour de France en Porsche. Aussi adressa-t-il aux siens un courrier qui ne contenait rien d'excitant. Ses parents qui, en allant faire lire sa missive chez Ndétare, attendaient les aventures de Télémaque en mieux, furent assez déçus. C'était une lettre aussi pauvre en contenu qu'un compte rendu du Paris-Dakar par Johnny Hallyday. L'instituteur traduisit ceci

Bonjour, tout le monde. J'espère que vous allez tous bien. Moi, ça va. On s'entraîne tous les jours. Je ne touche pas encore de salaire, mais ce sera pour bientôt. Que le Ciel vous garde! Priez pour moi.

Outre ces sept courtes phrases, il y avait dans l'enveloppe une photo prise lors de l'unique sortie organisée par le centre pour leur faire voir l'équipe nationale en action. Son père, ivre de colère, jeta la photo à la tête de l'instituteur en maugréant

- Voilà ! Mon fils, à peine en France, il a déjà changé. Regardez-moi cet accoutrement ! Et il a le toupet de me parler d'un salaire de footballeur, comme s'il ne pouvait pas se trouver un vrai travail. Des gaillards qui font les cabris entre quatre poteaux, il appelle ça travailler ! Que le Ciel lui ouvre les yeux ! Ndétare, tu vas tout de suite m'écrire une lettre pour lui. Tu mettras exactement ce que je vais te dire.

Pendant que son absence narguait son père, Moussa découvrait la rigueur de l'hiver, les morsures du vent sur sa peau, la rareté du soleil, puis ce rhume prolongé qui l'obligeait, même sur le terrain, à porter souvent la main à son nez. Il découvrait aussi ses compagnons du centre de formation, en majorité des Blancs, pas franchement camarades. Au centre, l'esprit d'équipe, on s'en torchait. Les dents étaient longues, le gibier insuffisant. Les stagiaires savaient qu'ils ne seraient pas tous titularisés. Les quelques places, du grand club s'arrachaient à coups de crampons et d'intimidations. Il fallait avoir des nerfs d'acier. Moussa n'avait pas l'habitude d'une telle compétition : là-bas, chez lui, on lui avait appris qu'il ne fallait pas envier, jalouser, ni même rivaliser, que seul Dieu accorde à chacun ce qui lui est dû dans l'existence. Du sport, en dehors de la promesse de réussite, Moussa n'en attendait qu'une franche camaraderie et le respect mutuel. Il ne trouva que calculs sordides et mépris. Sur le terrain, il perdait ses moyens lorsque certains de ses coéquipiers lui hurlaient :

- Hé! négro ! Tu ne sais pas faire une passe ou quoi? Allez ! Passe le ballon, ce n'est pas une noix de coco !

Aux vestiaires, il y en avait toujours un pour le ridiculiser devant les autres :

- Alors? Tu ne sais pas faire une passe ? T'inquiète, on t'apprendra, on te fera visiter le bois de Boulogne la nuit, tu seras invisible mais tu pourras tout voir. (...)

Motivé, Moussa offrait son dos aux blagues déplacées, se retenant de boxer les auteurs des injures et des quolibets. *Mougne: apnée, jusqu'à la rive ensoleillée, tenir !* martelait sa voix intérieure. En bon insulaire, il se consolait avec des mots bien de chez lui : « les vagues peuvent toujours frapper, elles ne feront qu'affûter le rocher ». Les mois passèrent, le rocher de l'Atlantique ne perçait toujours pas le ballon de France. Recruté sur son potentiel d'attaquant, Moussa n'avait jamais inscrit le moindre but, malgré les entraînements intensifs et ses nombreux gris-gris. Lors des vrais matches, il lui fallait se contenter de lustrer le banc de touche ou de servir de numéro complémentaire, souvent placé à contre-emploi dans des postes qui ne lui permettaient nullement de mettre en valeur ses atouts d'attaquant. Il admirait les vestiaires, appréciait les douches chaudes sous lesquelles il imaginait de belles actions qu'il n'avait jamais pu réaliser. Il s'était même inventé une pose victorieuse avant les glorieux acteurs du Mondial 1998. Non, Moussa ne se serait pas contenté d'un regard vague et d'un doigt posé sur la bouche pour inviter les spectateurs à admirer le merveilleux buteur épaté par son œuvre. Ce numéro de pantomime aurait été peu expressif à son goût. Enfant de la terre et du rythme, il exécuterait un mbalax¹ endiablé avant de se jeter sur la pelouse, peut-être même qu'il ferait trois sauts périlleux pour prolonger les applaudissements. Mais jamais il n'eut l'occasion de concrétiser cette scène, mille fois répétée mentalement. Non seulement le froid lui nouait les muscles, mais il devait fournir d'énormes efforts pour se traîner avec cette boule de nostalgie qui grossissait dans son ventre et ne laissait presque plus de place à la nourriture diététique du centre de formation. Longtemps après la fin de la période d'adaptation qu'on lui avait accordée, ses résultats demeuraient décevants. Le centre ne voulait plus de lui. Sauveur, sentant son investissement en péril, prit les devants.

- Écoute, champion, lui dit-il, j'ai déjà assez dépensé comme ça, et tu ne progresses vraiment pas. On va arrêter les frais. Tu me dois environ cent mille balles. Il faudra que tu bosses pour ça. Comme tu le sais, ta carte de séjour est périmée. Si tu t'étais bien débrouillé, le club aurait tout réglé en vitesse : mon fric, tes papiers, tout, quoi. Mais là, tu n'as ni club ni autre salaire; le renouvellement de la carte de séjour, faut même pas y songer. J'ai un pote qui a un bateau, on ira le voir, je te ferai engager là-bas. On ne lui demandera pas beaucoup, ça l'aidera à la fermer. Il me versera ton salaire, et quand tu auras fini de me rembourser, tu pourras économiser de quoi aller faire la bamboula au pays. Tu es un gars solide, tu vas assurer. Mais surtout, chuut! N'oublie pas que tu n'as pas de papiers. Alors, au moindre mot, les bleus t'offriront des bracelets et tu n'auras plus qu'à jouer du jazz à l'ombre. Remarque, tu n'as pas besoin de bronzer, toi. Bon, quelqu'un viendra te chercher demain pour te conduire au bateau. Une fois là-bas, c'est terminé, on ne se connaît plus. Motus et bouche cousue ! Salut, champion.

*Mbalax : musique et danse populaire originaire du Sénégal